

C'EST À DIRE

Salle d'attente

Prendre place. Attendre son tour. Ou la salle d'attente vue comme un lieu central de l'existence dans les sociétés du mal-être.

Par Jean-Bernard Vuilleme

Entrer. Saluer les patients qui attendent et prendre à son tour son mal en patience. Après quelques secondes d'immobilité dans le spécifique silence des salles d'attente, plonger une main dans la masse des journaux et des revues la plupart du temps périmés répandus sur une table. Attendre en feuilletant, sans lire, à peine quelques titres au fil des pages, un paragraphe de ci de là, lever un instant les yeux sur cet homme en face tournant pareillement des pages qu'il ne feint même pas de lire. Oser un regard circulaire dans ce lieu d'inexistence et croiser d'autres regards pareillement perdus dans leur vague intérieur, nulle part, en tout cas pas ici, à la fois noyés et flottants.

Considérer ensuite les murs blancs et s'arrêter sur une quelconque reproduction sous-verre accrochée là come un attrape-regards. Du Klee, cette créature quadrupède couverte d'un manteau bleu, courant Dieu sait où, la face trouée de deux yeux énormes. Il se pourrait que deux bipèdes à une seule tête se dissimulent sous le manteau créant l'illusion de les rassembler dans leur pas de course.

Ce monstre ahuri, et peut-être traqué, se précipite par-dessus les patients figés dans leur attente. Le regarder, juste le temps qu'il faut pour que deux phrases se forment et s'assemblent dans les méandres de l'attente.

Mais la porte s'ouvre et tous les visages s'y tournent. A qui le tour? Un nom est prononcé et ce nom se lève, ce nom d'homme dont le tour est venu d'être examiné selon sa douleur. Son siège reste vide. Encore la porte. Entre une patiente qui salue et s'y assoit.

Le temps passe. Il n'y a rien de plus égoïste que la douleur. Rien de plus abandonné à soi-même dans l'appel absolu d'un soulagement, de plus muré dans l'attente d'un secours. Et les patients se tassent et se lassent, feuilletent, crachotent, toussotent, croisent et décroisent les jambes là où rien ne se passe que l'impatience d'être enfin appelé. En raison de l'abondance des malades, le temps d'attente des patients est plus vaste que le temps d'exposition de leurs maux. Patience dans l'usure.

«J'existe, bordel, et j'ai mal. Mon nom sera-t-il enfin prononcé?» Ce n'est pas ce qu'ils diront. S'ils disent enfin quelque chose, ce sera: «Quel beau soleil» ou «Vivement le printemps». Quand ils auront plus de dix fois vérifié à leurs poignets que les minutes de retard à force de s'accumuler forment des quarts d'heure, des demi-heures et même davantage, ils grogneront leur dépit. «Plus de trois quarts d'heure que j'attends!» «Et moi une heure!» «C'est exagéré».

Il y a toujours plus patient que soi. Tous ces malaises se concurrencent. A ce moment, après avoir calculé que son tour devrait venir d'ici à un quart d'heure, considérer la salle d'attente comme un lieu central de l'existence peuplé toujours davantage, bientôt surpeuplé, un espace encombré d'inexistence où le temps se gaspille de l'espoir d'être enfin bien portant. Et pousser même l'impatience jusqu'à deviner dans cet encombrement les limites de la médecine: la salle d'attente a quelque chose de radicalement incompatible avec l'amour. Une fois dressé cet effrayant constat, lever enfin son nom. Au suivant.

Il était temps.

J.-B. V.